

orientale, compte une population dont la langue est fondamentalement bantu (africaine) et dont la culture islamique provient du Moyen-Orient. Quant aux « archipels créoles » (Mascareignes et Seychelles), occupés très tardivement par l'homme (XVII^e et XVIII^e siècles), la langue qui les caractérise, proche du créole français des Caraïbes, reflète les principales composantes de leur peuplement initial (colons français et esclaves africains).

bantu (afri-
lux « archi-
ar l'homme
français des
colons fran-

en dehors
ées, directes

De même,
ulture maté-
sont néces-
es-mères »,
trottanelli).
s influences
re pas, loin
à doses plus
différentes,
tel espace,
ogue à celle
de certains

ous occupe,
en établir la
du milieu,
ogue trouve

s, observées
on ancienne
paraît avoir
2) Egaleme
corde exac-
in sassanide
nt.

G. BOULINIER.

Islam et litté-
ndien occidental.
Comores, Paris,
yotte (Comores).
, 1986, Mada-
direction de).
re intime. Essai
s. — RAISON-
et ses résurgences
Ocean before the

ité un mythe,
nt les secrets
pourtant une
et l'ensemble

des îles tropicales, situées dans les « mers du Sud ». Ces îles sont peut-être 10 000, mais personne ne s'accorde sur leur nombre exact. Elles s'éparpillent, seules ou en grappes, les plus nombreuses à la périphérie du continent asiatique et australien, dans l'immensité du plus grand des océans de la planète : 175 millions de km², presque la moitié du monde et 318 fois la superficie de la France.

Ce « cinquième continent » est physiquement déséquilibré, entre la masse australienne à l'Ouest qui représente près de 98 % des terres émergées et l'univers insulaire océanien à l'Est, fait d'un agrégat éclaté et inégalement réparti d'îles de formes et de tailles diverses. L'omniprésence de l'océan Pacifique tropical donne à cette région son unité géographique ; ce qui fut longtemps son isolement par rapport au reste de la planète contribue à lui donner son unité historique. Une certaine géographie du vide caractérise ce monde des antipodes : vide du désert australien à l'ouest, vide de l'immensité océanique à l'est.

Les chiffres globaux de population restent faibles : 16 millions d'Australiens, à 98 % d'origine européenne (avec, il est vrai, une minorité asiatique en croissance), et près de 300 000 aborigènes, descendants des premiers habitants ; le monde insulaire compte environ 6 millions d'océaniens au sens strict, qui, en dépit des distances qui les séparent et de la diversité des situations historiques, ont conscience d'appartenir à un même ensemble culturel et géopolitique.

Les diverses identités océaniques

Les géographes des siècles derniers ont tracé à grands traits des limites régionales qui durent encore. En dehors de ce monde à part qu'est l'Australie (continent australien et Tasmanie), ils distinguèrent au sud-ouest du Pacifique, une Mélanésie, ou « îles noires », ainsi dénommée à cause de la couleur brune de ses habitants ; une Polynésie, ou « îles nombreuses » à l'est et au centre ; enfin au nord, de part et d'autre de la ligne de l'équateur, une Micronésie, ou « petites îles », faite d'environ 2 000 atolls et îles liliputiennes, à l'exception de la grande île de Guam.

Cette division repose sur des critères d'ordre géographiques et ethno-culturels. Le continent australien était peuplé à l'arrivée des colons britanniques par une population venue par vagues successives voilà au moins 40 000 ans. Ces groupes aborigènes, chasseurs-cueilleurs errant sur de vastes territoires dont les roches et trous d'eau représentent les bornes et les lieux sacrés, compensaient une certaine simplicité de leur vie matérielle par l'extrême sophistication de leurs structures culturelles et spirituelles. Ils vécurent longtemps en vase clos, ce qui renforça un certain « endémisme », bien que des contacts aient constamment existé avec la Nouvelle-Guinée par l'intermédiaire des îles du détroit de Torrès.

Les îles mélanésiennes du Sud-Ouest, plus proches du continent australien, furent les premières à être peuplées par des groupes à l'origine chasseurs-cueilleurs, qui inventèrent probablement l'horticulture et la maîtrise des techniques d'irrigation et de drainage sur les hautes-terres de la grande île de Nouvelle-Guinée il y a environ 9 000 ans (Golson, 1980). Ces groupes originels se lancèrent sans doute les premiers à la conquête des îles océaniques, arrivant par pirogues à balancier jusqu'en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu, en passant par la route des grandes îles du nord de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel des îles Salomon. A l'exception des îles Fidji qui restèrent en dehors de cette expansion, la première période de l'occupation humaine du Pacifique correspond géographiquement à l'aire dite mélanésienne. Celle-ci est caractérisée par la faiblesse des densités de population (7 à 10 ha au km² en moyenne) et par l'extrême diversité culturelle et linguistique des sociétés locales (près de 700 langues différentes en Nouvelle-Guinée, 60 au Vanuatu, 30 en Nouvelle-Calédonie, etc.).

Une certaine unité linguistique et culturelle prévaut à l'inverse dans l'ensemble du monde polynésien qui se répartit au centre et à l'est du Pacifique sud dans ce qu'on appelle communément « le triangle polynésien », de la Nouvelle-Zélande au sud, jusqu'à Hawaï au nord et les îles de la Société (Polynésie française) à l'est. L'aire polynésienne correspond à une phase de peuplement plus récente dans un monde d'îles généralement plus petites et moins fertiles où les densités de population sont aussi plus élevées : la civilisation y est « marine », résolument tournée vers la pêche et les grands voyages en pirogues. Les structures politiques plus centralisées sont dominées par une aristocratie de grands « chefs » aux pouvoirs autrefois étendus.

Au nord enfin, s'étendent les petites îles de la Micronésie, aux densités de population encore plus élevées (parfois plus de 200 hab. au km²). Si la Micronésie tire son peuplement de migrations relativement « récentes » (2 à 3 000 ans) en provenance des Philippines ou de l'Indonésie, elle n'a pas non plus vécu sans contacts parfois intenses avec les mondes polynésiens et mélanésiens voisins avec lesquels elle partage bien des traits historiques et culturels.

Cette division régionale n'est pas sans fondements, mais elle peut être contestée, surtout si l'on en tire des conclusions idéologiques sur la « supériorité » naturelle d'un groupe par rapport à un autre, comme ce fut le cas tout au long du siècle dernier, où les Polynésiens étaient volontiers considérés par les Européens comme les « Seigneurs du Pacifique » et les Aborigènes comme le dernier chaînon de la race humaine, précédés d'ailleurs de peu par les Mélanésiens. Une autre erreur serait d'en déduire des cloisons trop étanches entre les différentes « identités » océaniques ; d'un type à l'autre, toutes les formes de transition sont en effet possibles, créant une infinie diversité dans les formes culturelles et les structures d'expression. Les îles Fidji, mélanésiennes et polynésiennes, représentent à cet égard l'exemple peut-être le plus parfait du syncrétisme océanien.

Les îles-continentes

Les îles d'Océanie ne sont pas, comme le crurent longtemps les premiers découvreurs venus d'Europe, les débris épars d'un continent englouti. Géologiquement, elles résultent de la rencontre des plaques tectoniques : les plus faibles plongent sous les plus fortes, qui, entraînées par ce mouvement, tendent à se surélever. Ces mouvements se traduisent par des tremblements de terre et par un volcanisme actif : « la ceinture de feu » du Pacifique qui s'achève avec l'arc mélanésien correspond à l'une des lignes de convergence de plaques parmi les plus actives du monde. Le mécanisme de surrection et d'érosion, alterné dans le temps et dans l'espace, explique la grande diversité des formes de relief insulaire. Des îles « jeunes » en perpétuelle naissance à la frontière des plaques actives s'opposent à des îles « anciennes », situées sur les frontières « mortes » des plaques devenues inactives, comme en Nouvelle-Calédonie ou dans les îles de la Société. Deux types d'îles qui résument en la simplifiant la diversité du monde insulaire peuvent être distinguées : les îles hautes et les îles basses.

Les plus grandes des îles hautes sont les îles « jeunes » de la Mélanésie. Les massifs montagneux, pour la plupart d'origine volcanique, culminent parfois entre 3 000 et 4 000 mètres d'altitude (Nouvelle-Guinée), formant des « hautes-terres » intérieures, dont les vallées abritent des peuples à la fois « paysans » et chasseurs-cueilleurs qui vivent sans réel contact avec la mer. Ces « peuples terriens » se retrouvent dans chacune des grandes îles mélanésiennes, lorsqu'une région montagneuse centrale en présente l'opportunité : les peuples de l'intérieur sont alors souvent plus denses que ne le sont ceux du rivage et vivent de façon différente. Le climat frais et plus sain, les ressources diversifiées d'une forêt qui va en s'étageant, les sols souvent fertilisés par l'apport de cendres volcaniques, le relief enfin, compartimenté par un réseau de

vallées
senté c

La
tée pa
les mo
chasse
intens
cultur
peuple
social
émerg
1982)
dignit
homn
buer
mes »

Le ri

U
s'affi
tal. l
l'emj
Des
ne se
avec
libre
habi
vres
en f
écor

créa
le sa
phic
Me
nés
des
et c
ven
Sta
éte
péc
ou

au
né.
de
se:

Le

ci.

vallées qui permettent la sécurité et l'indépendance politique, semblent avoir représenté des conditions particulièrement favorables à l'implantation humaine.

La diversité écologique de l'environnement des îles hautes a été habilement exploitée par les sociétés mélanésiennes qui ont su trouver, dans leur cadre traditionnel, les moyens de passer à volonté de la subsistance à l'abondance et inversement. La chasse, la cueillette, l'élevage du cochon errant ou en parc, l'horticulture de type intensif (patates douces dans les hautes terres de Nouvelle-Guinée, et ailleurs horticulture du taro sec ou irrigué et de l'igname géante) en fournirent les moyens. Les peuples mélanésiens des « îles hautes » pouvaient ainsi dégager les surplus à finalité sociale qu'ils investissaient dans des compétitions d'échange. De ces compétitions, émergent des hommes de pouvoir et de prestige : « Grands Hommes » (Godelier, 1982), « Big Men » (Sahlins) ou encore dans le cas plus particulier de Vanuatu, les dignitaires de la « Société des Grades » (Vienne, 1984 ; Bonnemaïson, 1986). Ces hommes de rang élevé tirent leur pouvoir de leur aptitude à manipuler et à distribuer les richesses produites par le reste de la société ou, pour les « Grands Hommes », du prestige entretenu par l'exercice d'un statut héréditaire.

Le rivage bas des atolls

Un autre paysage, une écologie différente et de nouvelles variantes culturelles s'affirment au fur et à mesure que l'on se rapproche du Pacifique central et oriental. Ici, les « îles basses » au relief déchiqueté, plus petites et éparées, tendent à l'emporter. Certaines ne s'étendent que sur quelques dizaines de km², parfois moins. Des reliefs érodés et des plateaux intérieurs en structurent le centre, mais d'autres ne sont plus que des atolls, simples rides de sables coralliens émergées au ras des flots, avec pour seul relief et refuges en cas de cyclones, la cime de leurs cocotiers. L'équilibre écologique de ces îles-rivages est fragile. Entièrement tournés vers la mer, leurs habitants ont longtemps connu des conditions de survie difficiles : isolement, sols pauvres et peu abondants, caprices de la mer et des vents. L'agriculture, celle des taros en fosse artificielle et de cet arbre de vie qu'est le cocotier, forme des appoints à une économie de subsistance, aux surplus rares, fondée essentiellement sur la pêche.

Dans cet univers simplifié, les sociétés polynésiennes et micronésiennes surent créer une civilisation de beauté et d'apparente insouciance qui enchanta, comme on le sait, les premiers découvreurs européens. En opposition aussi aux sociétés géographiquement fractionnées et socialement « horizontales » que contrôlent les « Big Men » ou les « Grands Hommes » de la Mélanésie traditionnelle, les sociétés polynésiennes, et dans une certaine mesure micronésiennes, sont plutôt décrites comme des constructions hiérarchiques, à structure « pyramidale », où règnent des « rois » et des « prêtres ». Elles reposent sur des titres généralement héréditaires, qui souvent renvoient aux noms, images et circonstances du voyage en pirogue de l'origine. Statut et pouvoir découlent de ces titres. De véritables royaumes « transinsulaires », étendus mais instables, ont pu ainsi se créer ; ils englobaient à l'arrivée des Européens, des archipels entiers, comme c'était le cas par exemple à Tonga, aux Samoa ou en Polynésie orientale.

Si les îles hautes prédominent à l'ouest, les îles basses et les atolls au centre et au nord-est, la règle admet bien des exceptions. De même, certaines sociétés « mélanésiennes » connaissent des pouvoirs fondés sur des titres comme au sud et au centre de Vanuatu, aux Fidji ou aux Loyauté et inversement certains chefs polynésiens ressemblent parfois à des « Big Men » obligés de renégocier constamment leur pouvoir.

Le paradigme de la terre

L'amour de la terre natale, le lien au sol, la charge affective accordée à l'enracinement, sont dans toute l'Océanie, de véritables et de très fortes constantes

culturelles. Qu'il soit navigateur ou terrien, nomade comme en Australie, ou bien horticulteur des hautes terres mélanésiennes, l'homme est d'abord attaché à un lieu ; « il est de quelque part ». Il peut bien fonder sa vision du monde sur le voyage qui lui ouvre les chemins de l'alliance extérieure, il n'a de sens et de statut que par le lien qu'il conserve avec les lieux de son identité.

Bien des groupes océaniques ont oublié leur origine réelle et les circonstances de leur arrivée ; leur discours reflété par les mythes n'en a alors que plus de force : ils s'estiment surgis du sol et des pierres et comme consubstantiels au paysage de leur île. Le rapport à la terre des Océaniques est dès lors moins lié à la sphère économique qu'à celle de l'identité. S'ils peuvent se révéler très souples dans les modalités de l'usage du sol, ils se montrent intraitables sur les principes de leur souveraineté territoriale.

De même, le temps des mythes, l'histoire elle-même, sont vus par les Océaniques, comme une relation à un espace dont les lieux retiennent la mémoire. La litanie des lieux que le mythe égrène fixe les territoires d'identité et les droits de souveraineté sur le sol. Les noms des hommes correspondent d'abord à ces lieux tandis que les routes qui en divergent donnent les directions privilégiées de l'alliance politique et matrimoniale : on dit que l'homme est un arbre — c'est-à-dire un lieu — mais qu'il appartient aussi à une pirogue — c'est-à-dire à un groupe qui a des routes (Bonnamaison, 1987). Le système lieu-route, inscrit tout entier dans l'espace, fixe l'organisation sociale et la reproduit. L'identité, mais aussi le statut, les pouvoirs politiques, honorifiques et magiques, les droits fonciers, les alliances s'héritent par le croisement des grands lieux fondateurs et des routes de l'alliance. En ce sens, les peuples océaniques sont des « groupes géographiques », qui se définissent par une relation négociée à l'espace tout autant que par une relation héritée à la parenté. Ce paradigme fondateur explique bien des conflits actuels, en Mélanésie, comme aussi en Nouvelle-Zélande et en Australie.

La voie « océanique »

La culture océanique d'aujourd'hui apparaît d'une remarquable vitalité. Un vent

- BABADZAN A., 1982, *Naissance d'une tradition : changements culturels et syncrétisme religieux aux îles Australes (Polynésie française)*, Paris, ORSTOM. — BONNEMAISON J., 1986, *La dernière île*, Paris, Édition Arléa-ORSTOM ; *L'arbre et la Pirogue, Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu*, Paris, ORSTOM, 2 vol. ; 1987, *Les Hommes-lieux, Les fondements d'une identité : territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu*, Paris, ORSTOM. — GODELIER M., 1982, *La production des Grands Hommes : pouvoir et domination masculine chez les Bariya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Arthème-Fayard. — GOLSON J. et HUGHES P.J., 1980, The appearance of plant and animal domestication in New Guinea, *Journal de la Société des Océanistes*, n. 36, Paris, 294-303. — GUIART J., 1956, *Un siècle et demi de contacts culturels à Tanna*, Paris, Société des Océanistes. — ROBINEAU C., 1984, *Du Coprah à l'atome. Tradition et modernité des îles de la Société*, Paris, ORSTOM, 2 vol. — VIENNE B., 1984, *Gens de Molloy : idéologie et pratique sociale*, Paris, Société des Océanistes.

2. Recherches sur l'Océanie

Entre l'arrivée des découvreurs européens au XVI^e siècle et les premières explorations scientifiques engagées trois siècles plus tard, l'implantation occidentale dans le Pacifique s'effectue notamment par l'intermédiaire des missionnaires. La concurrence effrénée que se livrent les évangélistes de toutes obédiences (protestants anglais et catholiques français en particulier) va préparer le terrain à la colonisation. Au XIX^e siècle, la mainmise des puissances occidentales sur les îles d'Océanie est assurée, engendrant l'effondrement démographique des populations autochtones et, dans certains cas, l'extinction de sociétés entières (tribus de Tasmanie, Aborigènes d'Australie méridionale) (Julien, 1971).

La genèse de l'ethnologie océanienne

Au siècle dernier, la connaissance qu'a l'Europe du monde océanien se limite aux données disparates puisées dans les chroniques des explorateurs, les travaux des naturalistes et les écrits des missionnaires ou des administrateurs coloniaux. Dans les cercles scientifiques où dominent alors les idées évolutionnistes, ces matériaux vont servir de support aux reconstructions de l'histoire et de la géographie conjecturales. Les thèses avancées pour tenter d'organiser ce corpus hétéroclite relèvent en général d'une même problématique : la question de l'origine des peuples du Pacifique.

Examinant pour l'ensemble de l'Océanie la distribution spatiale de traits afférant notamment à l'organisation sociale et la civilisation matérielle, F. Graebner en déduit l'existence de complexes culturels distincts. Il y voit le résultat de séquences migratoires, en dresse une typologie chronologique allant du plus rudimentaire au plus élaboré et jette ainsi les bases d'un nouveau dogme (*Kulturkreislehre*) de l'anthropologie historique. C'est aussi l'intérêt porté aux migrations qui inspire, en 1898, l'une des premières expéditions collectives véritablement scientifique de l'histoire de l'ethnologie, dirigée par A.C. Haddon aux îles du Détroit de Torrès.

Bien avant cette date, des études intensives ont déjà été entreprises *in situ* : par des missionnaires (Codrington, Ellis, Laval, Nott), par des fonctionnaires en poste (Fornander, Grey), ou encore par des scientifiques comme le Russe Mikluho-Maclay — qui séjourne plus de trente mois en Nouvelle-Guinée entre 1871 et 1877, ou des chercheurs effectuant des études régionales en Australie (Curr, Roth, Smyth, Spencer et Gillen). Par contraste, l'expédition pluridisciplinaire de Haddon est spécialement conçue dans le but de recueillir le plus grand nombre possible d'informations sur une population. Parmi ses collaborateurs illustres, C.G. Seligman et W.H.R. Rivers vont innover en soumettant les insulaires à des tests sur la physiologie des sens. C'est aussi de cette expédition que date la mise au point, par Rivers, de la méthode généalogique pour l'analyse de la parenté.

L'enquête du Détroit de Torres marque le début d'une floraison d'études monographiques (Seligman, Rivers, R. Thurnwald) dont la portée — comme celle

DICTIONNAIRE
DE L'ETHNOLOGIE
ET DE

*Tenter d
d'une discipli
n'appelle pa
de l'histoire
comment elle
tifs de conna
d'évaluer le
les manières,
pour une scie
discipline —
tradition qui
aussi ancien*

*Il demeu
de l'anthro
en effet, que
Les anthropo
tions dans le
ments de leur
aux conceptu
ce qui est par
les chercheurs
placent l'acc
tions. Les in
tend-elle à de
de dresser le l
cet ouvrage e
sieurs généra*

*Encore j
vent l'établis
science pour l
par un progr
qui devrait l
de toute réfl
on s'en tient
on nous acco
figure parmi
d'hypothèses.*

ISBN 2 13 043 383 9

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1991, mars

© Presses Universitaires de France, 1991
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris.